L'ÎLE ROYALE

PROLOGUE

Décembre 511 — Quelque part dans le nord de la Gaule

La nuit est sans lune, froide. Dans les marais brumeux qui bordent ce qui deviendra un jour une ville, une procession avance en silence. Trois hommes marchent en tête, torche à la main. Derrière eux, quelques porteurs transportent un corps enveloppé dans un drap grossier. Ni cérémonie, ni chants. Seulement le bruit sourd des pas dans la terre gelée accompagné par le tintement des armes en fer et le craquement des roseaux sous le poids des vivants. Le premier est un homme d'Église. Tunique de lin beige serrée par une cordelette, épaisse fourrure sur les épaules. Il marche les yeux baissés, les mains jointes, tenant une petite croix, les lèvres légèrement remuantes laissant échapper de la buée mélangée à des mots latins. Il s'appelle Vaast. Le deuxième est un noble. Long habit rouge fait de laine, ceinture richement ouvragée, manteau de fourrure retenu par une fibule de bronze. Le poing droit fermé sur le manche d'une lame, il balaie la pénombre à chaque pas. Il s'appelle Médéric. Le troisième est un guerrier. Gonelle courte, peau de bête sur les épaules, braies aux jambes. Son bouclier rond est attaché au dos, son épée suspendue à la taille. Il avance le menton haut, mâchoire serrée, figé dans sa direction. Il s'appelle Aurélien. Personne ne sait qu'ils sont ici et ce qu'ils transportent ne doit pas exister.

Le convoi funèbre s'immobilise devant un mausolée de pierre, petit, humble. Un fossoyeur les attend à côté de la porte ouverte. Il remet à sa ceinture un maillet et un burin encore blanchis de poussière. À l'intérieur, deux gisants l'un à côté de l'autre. Celui de gauche est scellé depuis un moment. C'est une jeune femme, les mains en prière sur la poitrine. Sur le côté qui fait face aux endeuillés, on peut lire une inscription couverte partiellement de poussière et de mousse : *ADALSINDE DE L'ISLE* . Celui de droite est ouvert, avec un texte fraîchement gravé. Vaast murmure, toujours

en latin. Le corps est placé dans le tombeau puis la dalle est refermée, les porteurs font un signe de croix et reculent vers la sortie. L'homme d'Église passe ensuite lentement la main sur cette nouvelle inscription :

Ici repose Clovis, roi des Francs, auprès de son véritable amour.

Une fois dehors, après avoir rendu le tombeau inviolable, les trois hommes se dévisagent. Les porteurs rassemblent déjà leurs affaires, indifférents, pressés de rentrer se mettre au chaud. Vaast fait non de la tête, discrètement, en direction de ses deux compagnons, un geste quasiment imperceptible. Médéric se rapproche de l'évêque et murmure à son oreille :

— Nous n'avons pas le choix, Vaast. Ce sont ses dernières volontés.

À peine ses paroles terminées, il sort sa spatha de sous son manteau, tout de suite imité par Aurélien. Tous deux s'élancent comme des assassins. Les cris sont courts, les coups d'épée précis. Le sol boit le sang encore chaud, fumant dans le froid, une forte odeur de fer se mêle à l'air piquant. Quand tout s'arrête, plus rien ne bouge, hormis la buée qui sort par saccades de la bouche des trois survivants. Vaast se signe, puis il rejoint les deux autres. Ils se placent en cercle, face à face.

— Prêtons serment, dit Médéric, en rangeant sa lame. Encore une fois. Ici.

Vaast prend la parole, la voix posée malgré ce qui vient de se passer.

— En ton nom, Clovis. Nous acceptons une fois encore la mission que tu nous as confiée. Aurélien, ton meilleur combattant. Médéric, ton fidèle conseiller. Et moi-même, Vaast, serviteur de ta foi. Nous jurons que ton héritage ira à celui ou celle qui en est digne.

Ils se taisent. Plus aucun bruit humain ne se fait entendre. Seuls les sons de la nuit, de l'eau, du vent accompagnent ce moment pour ensuite reprendre la route vers le village qui se trouve un peu plus loin. Le chemin de terre durci par l'hiver est étroit, bordé d'herbes noires. Vaast remarque que le ciel est entièrement dégagé. Chaque étoile visible, chaque constellation est à sa place. Mille cinq cents

ans plus tard, ce sera toujours ce même ciel, mais le chemin boueux sera devenu une rue pavée, éclairée par des lanternes électriques. Une rue emblématique du Vieux-Lille : la rue de la Monnaie.

CHAPITRE I

La clé de Lille

À cette heure avancée de la nuit, la rue de la Monnaie est silencieuse. Même la rue de la Soif, à deux pas, commence à laisser filer ses derniers groupes d'étudiants vers les grandes avenues. Ici, il ne reste que l'humidité d'une pluie passée sur les pavés, les toitures du Vieux-Lille et la lumière pâle des lampadaires accrochée aux briques.

Le frottement des pneus sur les pavés fait vibrer toute l'artère. Deux utilitaires débouchent dans la rue et se garent l'un derrière l'autre en un seul coup de volant, proprement, comme à l'entraînement. Les phares s'éteignent, les moteurs aussi, puis les portes coulissantes s'ouvrent et plusieurs silhouettes noires descendent une à une. Cagoules, harnais, gants, armes de poing. Leurs bottes touchent le sol de pierres dans un bruit sec, régulier, qui remonte le long des façades vieilles de plusieurs siècles. Ils traversent rapidement la rue pour se retrouver face à l'Hospice Comtesse. Le kakémono extérieur vertical, attaché au mur du bâtiment, annonce la fonction du lieu : Musée de la ville de Lille. Le commando avance avec précision et organisation. Chacun connaît sa place, chaque geste a été répété cent fois. Au milieu d'eux, Louise impose pourtant le rythme. Sa combinaison noire est plus neuve que celle des autres, trop ajustée pour disparaître tout à fait dans le groupe. Une queue de cheval brune s'échappe de sa cagoule, détail minuscule mais impossible à manquer, quand les deux autres femmes du commando ont tout dissimulé sous leur équipement. Elle lève la main et l'équipe contourne à la seconde le bâtiment pour rejoindre la place cachée derrière les vestiges du moulin Saint-Pierre.

Ils enjambent le muret qui sépare la place de la cour intérieure avec une facilité silencieuse. Le mercenaire de tête a un léger

mouvement pour passer devant elle. Louise ne lui en laisse pas le temps. Elle le double sans même tourner la tête et s'arrête devant la fenêtre.

— C'est celle-là.

Elle fait signe au plus grand, qui brise la vitre. Le son du verre éclaté se répand dans la cour muette. Une seconde plus tard, ils sont à l'intérieur et l'alarme se déclenche. Ils passent en trombe devant les tableaux de Watteau, devant les sculptures qui meublent l'ancien dortoir des religieuses, devant cinq siècles d'histoire sans la moindre attention. Ils arrivent devant une vitrine, au fond de la salle. Derrière le verre, une grande clé de cérémonie repose sous l'éclairage. Dorée, simple. La tête forgée en fleur de lys : la clé de la ville de Lille. Louise se pose une seconde. Elle ne peut pas s'empêcher de la contempler. Un homme, resté discret jusque-là, pose une petite sacoche près de la vitrine et en sort un marteau de sécurité. Il se place à sa droite. Il brandit le marteau de la main gauche, puis de la droite, cherche un appui avec ses jambes. Il souffle entre ses dents, puis tourne la tête vers elle. Louise fait un signe de tête. La vitrine explose en milliers de morceaux. Elle saisit avec précaution la clé et la tend à son collègue, qui la glisse dans une poche latérale de son pantalon tactique avec délicatesse.

— Arrêtez-vous !

Un agent de sécurité surgit à l'entrée de la salle, arme de poing sortie. Derrière lui, d'autres silhouettes apparaissent, lampes levées, faisceaux braqués sur le commando.

— La police est en route !

Jean se fige. Le marteau brise-vitre est toujours dans sa main. Il le serre si fort que ses phalanges blanchissent. Son autre main se plaque instinctivement contre la poche où se trouve la clé. Il passe des armes aux lampes, des lampes aux visages tendus des vigiles, sans savoir où donner de la tête. Louise se tourne avec précaution vers les agents de sécurité, les mains à demi levées. Ses paumes sont protégées par des mitaines, contrairement aux mercenaires, tous équipés de gants noirs.

— Messieurs. On va repartir avec ce qu'on est venus chercher. Vous ne tirez pas, on ne tire pas. Et tout le monde rentre chez soi en bonne santé.

Il n'y a pas de tremblement dans sa voix. Et pendant qu'elle parle, Jean recule craintivement vers le reste du commando. Il tient désormais le marteau à deux mains. Les mercenaires ne visent pas encore, mais leurs doigts reposent déjà sur les détentes. Malgré le hurlement de l'alarme, de petits bruits percent dans la salle : une sangle qu'on replace, le grincement d'une botte qui pivote sur le parquet, le craquement discret d'une crosse serrée trop fort. Aveuglé par la lumière, Jean se protège du bras et recule encore d'un pas, accroche son propre sac du talon et bascule en arrière. Les vigiles ouvrent le feu.

Les coups couvrent en un instant l'alarme. Les deux camps tirent en cherchant des abris derrière les présentoirs, les piédestaux et les vitrines encore intactes. Des éclats de verre sautent sur le parquet, des morceaux de bois arrachés aux meubles volent dans la salle. Louise attrape Jean par le col et le plaque au sol derrière une vitrine renversée, tout en criant de cesser le feu, mais personne ne l'entend. Le maladroit a retiré sa cagoule pour mieux respirer. Son visage a perdu toute couleur, il fixe sans ciller les impacts qui criblent le mur au-dessus d'eux. Les hommes de Louise lancent des grenades fumigènes. En quelques secondes, une fumée épaisse envahit la salle avec une odeur de feu d'artifice. Les silhouettes disparaissent derrière le voile gris, mais les tirs continuent, plus nerveux, plus désordonnés, à l'aveugle. Les détonations roulent jusqu'à l'extérieur.

Dans l'un des deux vans garés rue de la Monnaie, Idriss retire son casque, quitte ses écrans et tend l'oreille. La sueur lui colle aux tempes.

— Dites-moi que les coups de feu que j'entends, ce n'est pas vous, dit-il en replaçant ses écouteurs.

La seule réponse qu'il obtient, ce sont les sirènes au loin qui approchent.

— Jean ? Louise ? Répondez, bon sang !

Dans la salle, la fumée, l'alarme et les tirs avalent toute communication. Le plus grand des mercenaires aperçoit Louise à travers le brouillard artificiel et lui désigne la sortie de secours d'un geste sec. Elle attrape Jean par le col de sa combinaison et l'entraîne avec elle. Ils traversent la salle, courbés, n'y voyant pas à deux mètres. Dans leur course, le pied de Jean heurte un corps étendu au sol. L'un des leurs, abattu. Il ne peut plus bouger, le visage vidé de son sang, pris d'un haut-le-cœur. Louise tire plus fort, sans lui laisser le temps de comprendre ce qu'il vient de voir.

— REPLI ! hurle-t-elle en ramenant son col vers sa bouche. Préparez les vans, on décolle !

Ils déboulent dehors au moment où les premières voitures de police s'engagent dans la rue, pneus crissant sur les pavés. Les portières claquent, les agents se déploient derrière les véhicules, et la fusillade reprend. Louise court sans se retourner, focalisée sur la porte ouverte du van. Quelques hommes les suivent. Le second utilitaire récupère le reste de l'équipe dans le même mouvement.

— FONCE ! crie Louise à Idriss en arrachant sa cagoule.

Il écrase l'accélérateur. La camionnette bondit sur la route et s'enfonce dans la nuit lilloise. À l'intérieur, les balles ricochent contre la carlingue. Jean s'est recroquevillé au sol, les bras refermés autour de ses jambes, le marteau encore coincé dans sa main droite. Puis les impacts s'éloignent, les sirènes se mêlent au chaos de la rue, et le bruit du moteur finit par tout recouvrir. Louise referme la porte coulissante et reste une seconde appuyée contre elle, le souffle court. Par radio, elle contacte le second van, vérifie qu'ils ne sont pas suivis, exige un bilan : ils ont la clé mais l'un des leurs est mort. Ce qui devait être un vol simple vient de leur exploser entre les mains. Idriss observe Louise dans le rétroviseur intérieur. À chaque lampadaire dépassé, la sueur brille un instant sur son front. Il serre le volant jusqu'à sentir le cuir marquer ses paumes puis se tasse derrière le pare-brise.

Centre Archéologique de Lille (CAL) — Euralille

Depuis le dix-neuvième étage de la tour en L qui domine la gare Lille-Europe, toute la ville semble tenir sous une vitre. Le

Vieux-Lille étire ses toits de tuiles flamandes et ses façades de brique rouge encore plongées dans le bleu du petit matin. Plus loin, les immeubles récents, les rails, les passerelles et les tours découpent des lignes droites dans l'obscurité. Le laboratoire du CAL n'a rien de l'image qu'on se fait d'une institution archéologique. Ici, pas de poussière, pas de caisses en bois, pas d'éclairage jaunâtre. Le lieu est blanc, net, trop propre pour contenir des fragments d'Histoire. Les murs en béton poli renvoient la lumière des néons. Les plafonds hauts font résonner le bruit blanc de la ventilation. Scanners 3D, tables lumineuses et stations d'analyse spectrométrique sont alignés avec une précision militaire.

À cette heure, les bureaux devraient être éteints. Pourtant, l'étage du laboratoire brille à pleine puissance au-dessus de la ville encore endormie. La clé de Lille, dérobée quelques heures plus tôt, repose au centre d'une table d'analyse, immobilisée dans un cercle de lumière froide. Au-dessus d'elle, un rayon rouge descend en ligne parfaite, glisse sur le métal doré, puis sur la fleur de lys forgée à sa tête, pour enfin s'attarder sur les rainures du panneton. Un bras mécanique effectue une rotation millimétrée autour de l'objet dans un léger souffle électrique. À chaque passage, la clé apparaît sur les moniteurs sous une forme différente : silhouette dorée, coupe thermique, maillage numérique, agrandissement des gravures, modélisée en trois dimensions. Chaque aspérité, chaque rayure, chaque irrégularité devient une donnée. La relique perd peu à peu son mystère de vitrine pour révéler autre chose : une géométrie, un mécanisme, une fonction. Idriss est assis devant une rangée d'écrans, la lèvre inférieure coincée entre les dents, il cherche à comprendre les données qui défilent devant lui. Il tape vite sur le clavier sans jamais quitter son poste. Même lorsque Louise entre dans le laboratoire, ils ne se calculent pas. Le menton haut, les dents serrées, ses cheveux bruns tirés en chignon, elle fait les cent pas le long des baies vitrées. Ses mains restent plantées sur sa taille. En contrebas, les lumières de Lille glissent sur le verre sans qu'elle les voie vraiment. Elle a changé de vêtements : pantalon ample, col roulé noir, talons hauts. Chaque pli est à sa place, chaque mèche ramenée en arrière. Pourtant, ses épaules restent verrouillées, et à chaque demi-tour, ses talons frappent le sol un peu trop fort. Jean

reste dans un coin, en retrait de Louise et d'Idriss. Assis devant un bureau couvert de documents anciens, il soutient sa tête d'une main pendant que l'autre tient un stylo au-dessus d'une page. Il griffonne parfois une note dans la marge, s'arrête, oublie ce qu'il voulait écrire, puis recommence sur la même ligne. Son visage n'a toujours pas retrouvé de couleur. De temps en temps, il quitte les papiers et se perd dans le vide, pour ensuite fermer les yeux quelques secondes, et replonger dans ses notes.

Des pas lourds résonnent dans le couloir, Julien entre. Le plus grand des mercenaires : un mètre quatre-vingt-dix, mâchoire carrée. Il porte encore l'uniforme du musée, sans les armes. Il jette un coup d'œil vers Jean, bref, puis se tourne vers Louise, pour mieux la toiser. Elle ne flanche pas.

— Je sais.

Il pose les mains à plat sur la table d'analyse, à côté de la clé. Idriss épie sa réaction en un éclair, ravale sa salive et revient aussitôt sur ses écrans.

— On avait dit zéro contact, zéro improvisation. Et lui, il désigne Jean d'un coup de menton, il se balade sans cagoule.

Jean pose son stylo soigneusement et attend que ça passe. Il ne cherche pas à se défendre et détourne la tête.

— Pour de nouvelles recrues, j'attends autre chose qu'un fiasco.

Il laisse un temps.

— Louise ?

Elle est calme, d'un calme qui coûte quelque chose.

— Je gère.

— Tu gères quoi ? Que t'as cramé l'opération ? Qu'un de mes hommes est mort ? Que dans trois heures la police aura l'identité de Jean et son adresse ?

Elle ne répond pas. Julien se redresse.

— Il va t'appeler.

Il la jauge une dernière fois avant de repartir. Ses pas résonnent dans le couloir jusqu'à disparaître. Un silence pesant s'installe. Idriss recommence à taper, Jean reprend son stylo et Louise se

remet face au panorama de la ville en contrebas. Le téléphone sonne dans un petit bureau vitré au fond de la pièce. Elle entre, referme la porte derrière elle et décroche. Idriss ralentit sur son clavier. Dans le bureau, Louise a le dos tourné, la main crispée sur le combiné.

— Oui… Je sais… Ce n'était pas prévu, la police est arrivée trop…

Elle se tait, écoute. Quelque chose dans sa posture change : les épaules s'abaissent d'un centimètre, le menton se relève. Le genre de réajustement qu'on fait quand on reçoit un ordre qu'on ne peut pas discuter.

— Compris. Ça sera fait.

Elle raccroche, reste immobile quelques secondes face à la vitre, puis ressort et reprend sa place devant les fenêtres. Jean et Idriss n'ont pas reçu l'appel, mais ils en ont vu les effets. Aucun des deux ne réagit. Bip. Le modèle 3D de la clé est désormais complet. Idriss la fait tourner sous sa souris et s'attarde sur une zone précise. Une rainure trop profonde, trop nette pour n'être que décorative. Il incline la tête, recoupe avec une autre donnée à l'écran.

— Louise.

Elle se retourne.

— Le panneton. Et cette rainure-là.

Il pointe l'écran sans le toucher. Jean se lève, intrigué. Il renifle discrètement, s'essuie les narines d'un revers de la main et se joint à eux pour étudier l'image.

— Ce n'est pas un objet symbolique, dit-il. La géométrie est fonctionnelle.

— Cette clé a été conçue pour s'insérer dans une serrure réelle, termine Idriss.

Louise s'approche de la table. La clé virtuelle tourne sur les écrans, agrandie jusqu'à la rendre abstraite, une galaxie de pixels. Elle préfère se tourner vers la vraie, immobile sous la lumière blanche. Pendant des siècles, Lille l'avait traitée comme un emblème. Ce soir, elle redevient ce qu'elle avait toujours été : une clé.

Gare Saint-Sauveur

L'ancienne gare Saint-Sauveur est méconnaissable en ce début de matinée. Plus aucun train ne passe ici depuis longtemps, pourtant l'endroit est noir de monde. Des tables, des bannières, une buvette, des files d'attente, des piles de livres et un brouhaha constant. Le salon du livre occupe tout l'espace disponible qu'offre le hall. Comme tous les ans, le public se déplace en nombre.

Malgré la forte affluence, le stand d'Arthur est désespérément vide. Il y croyait encore en sortant de son lit. Il a préparé cette journée avec minutie, convaincu que cet événement allait changer sa vie. Costume trois pièces en tweed marron, cravate bordeaux serrée au millimètre, lunettes posées droit sur l'arête du nez. Il a vérifié trois fois ses stylos, il a passé du temps à mettre ses livres en pyramide, puis en ligne, puis en pyramide à nouveau. Il a pris possession du stand comme on s'installe à un poste de commandement.

Sous la table, ses runnings blanches jurent avec le reste. Il s'en est rendu compte en partant de chez lui. Même avec vingt minutes d'avance, il n'a pas su décider s'il devait les changer ou accepter l'accident, alors il est venu avec. Cela fait trois heures qu'il attend. Personne ne s'arrête. Quelques passants jettent un œil à la couverture de son livre, *Étude sur l'influence mérovingienne à Lille* , puis continuent leur chemin. Un petit garçon s'approche du stand. Il doit avoir six ans, peut-être sept. Il traîne derrière sa mère, les bras ballants, l'air absent, perdus entre les piles de livres et les affiches du salon. L'enfant s'arrête devant le stand d'Arthur, qui tente un sourire. Le petit ne réagit pas. Arthur glisse alors les doigts derrière ses oreilles, presse le bout des branches de ses lunettes, et la monture sautille sur son nez, le tout en faisant une grimace. Le garçon éclate de rire. Sa mère se retourne d'un coup et revient vers lui.

— J'espère qu'il ne vous embête pas.

— Pas du tout, répond Arthur en se redressant. Je vous présente mon livre, c'est une étude sur…

Il relève la tête. La mère est déjà repartie, tenant son fils par la main . Le petit garçon se retourne une dernière fois vers Arthur, encore amusé, avant de disparaître dans le flux des visiteurs. Arthur reste debout une seconde, la phrase suspendue aux lèvres. Puis il se rassoit derrière son stand.

Sa jambe tremble sous la table. Il l'immobilise de la main, consciemment. Puis elle repart toute seule. En face de lui, le stand de Kate Wyclif est en train de rendre fous les organisateurs du salon. Sa venue n'est annoncée que pour demain, mais son équipe est déjà là, et les gens font la queue depuis l'ouverture. *Sur la piste du Graal* , son dernier livre, s'arrache en quelques secondes à chaque nouvelle livraison. Un triptyque photographique domine le stand : cette femme blonde en tenue d'aventurière, chapeau sur la tête, devant les ruines de Pétra en Jordanie. Le regard bleu, profond, avec une pointe de malice. En dessous, on lit : Kate Wyclif, archéologue du British Museum. L'image de cette femme retient longuement Arthur. Il soupire intérieurement. Impossible de se détacher des deux iris bleus imprimés sur la toile. Louise avait les mêmes, six mois plus tôt, quand elle lui avait exposé sa théorie sur le tombeau de Clovis.

— *Arthur, j'ai trouvé quelque chose. Je veux monter une équipe. J'ai un mécène, prêt à nous aider. Tu veux en faire partie ?*

Il avait dit non. Il avait même dit plus que non : il avait expliqué, posément, méthodiquement, pourquoi cette théorie ne tenait pas. Pourquoi les légendes restaient des légendes. Pourquoi une archéologue sérieuse, issue de parents archéologues et historiens reconnus dans le monde entier, ne pouvait pas risquer son nom sur la base d'un conte mérovingien. Louise Aubrun n'était pas n'importe qui. Son père avait dirigé des campagnes de fouilles en Méditerranée, sa mère avait publié des ouvrages que l'on citait encore dans les universités, et leur nom, Aubrun, ouvrait des portes qu'Arthur n'avait jamais osé pousser. Elle portait sur ses épaules un héritage immense, trop lourd pour elle. Arthur le savait. Et c'est précisément là qu'il avait appuyé. Parce qu'il connaissait très bien ce mécanisme. Il lançait des projets modestes, des livres confidentiels, des conférences mal remplies, des vidéos qu'il préparait seul chez lui avec l'espoir absurde qu'un jour, l'une d'elles

changerait tout. Ces projets-là ne demandaient pas grand-chose : un bureau, un planning, quelques nuits de travail. Ils lui donnaient suffisamment à faire pour qu'il puisse se croire utile, sans jamais lui donner l'occasion de l'être vraiment. Mais la proposition de Louise était différente. Une équipe, un mécène, une vraie quête. La possibilité ridicule, terrifiante, que tout soit vrai. Et si c'était vrai, alors il aurait fallu sortir de son appartement, de ses habitudes, de l'image prudente qu'il avait construite de lui-même. Il aurait fallu accepter de réussir. C'était ça, le plus effrayant.

Il s'attarde de nouveau sur la photo de Kate Wyclif. Ce n'est pas de la jalousie, c'est pire : la sensation très nette d'avoir laissé quelqu'un d'autre vivre la vie dont il rêve. Sa jambe recommence à trembler.

Deux hommes s'approchent de son stand. Arthur se redresse, ajuste sa cravate, replace ses lunettes, dégage ses épaules, sort le sourire qu'il a travaillé : faussement timide et surpris, comme si leur venue le prenait au dépourvu alors que c'est ce qu'il attend depuis trois heures.

Mais les livres importent peu ; c'est lui qu'ils sont venus cibler.

— Monsieur Morency ? Arthur Morency ?

Il acquiesce.

— Gendarmerie. Colonel Diabaté.

L'homme sort sa carte de sa poche intérieure.

— Je fais partie de l'OCBC. On s'occupe du trafic d'œuvres d'art, pour résumer. Il y a une affaire dans laquelle j'aurais besoin de votre avis. Vous pouvez nous suivre ?

— Maintenant ? répond Arthur.

Le colonel recule de quelques millimètres et parcourt l'espace vide, la pile de livres intacte, la chaise isolée au milieu du flux des visiteurs qui passent sans s'arrêter, le tout en haussant les sourcils.

Arthur range ses stylos, attrape son sac en bandoulière. Histoire en Nord est inscrit dessus.

— Histoire en Nord ? demande le colonel.

— C'est le nom de ma chaîne YouTube, répond Arthur en se levant.

Diabaté répond par un hochement de la tête suivi d'un blanc.

Personne ne parle dans la voiture qui les mène vers l'Hospice Comtesse. Arthur se tasse contre la portière, à deux doigts de s'excuser d'être là. Dans le rétroviseur, la surveillance du conducteur revient régulièrement sur lui, pesante. Diabaté, côté passager, fixe la route. Arthur cherche une phrase, n'importe laquelle, une remarque sur l'enquête, sur le temps qu'il fait mais rien ne lui semble assez utile pour combler le vide. Il croise les bras, les décroise, pose les mains sur ses genoux, puis les glisse sous ses cuisses.

— Pardonnez notre mutisme, dit enfin Diabaté sans se retourner. Cette affaire est particulière. Nous avons besoin de quelqu'un capable de répondre à nos questions, et il semblerait que vous soyez le plus compétent.

La voiture se gare au moment même où il termine sa phrase. La rue de la Monnaie est méconnaissable. Elle est coupée aux deux extrémités par des barrières métalliques et des rubans jaunes tendus entre les lampadaires. Des véhicules de police occupent toute la largeur de la rue. Les portières restent ouvertes, les radios grésillent des ordres incomplets, des silhouettes en uniforme circulent entre les voitures, tandis que les experts en combinaison blanche avancent scrupuleusement sur les pavés, penchés vers le sol, à la recherche d'indices invisibles. Derrière les barrières, quelques riverains et passants se sont arrêtés, café en main. Tous se massent devant le vieux musée, comme si les pierres pouvaient leur expliquer ce qui s'était passé. Diabaté soulève le ruban jaune sans un mot et fait passer Arthur derrière le cordon. De ce côté-ci, le bruit change. Les voix deviennent plus basses, les mines plus graves. L'Hospice ne ressemble plus à un musée, mais à une scène de crime plantée au cœur du Vieux-Lille. Arthur connaît cette façade. La brique rouge, les encadrements de pierre claire, les grandes fenêtres régulières. Pour la énième fois de sa vie, il contemple le porche sombre au centre du bâtiment. Une masse de pierre grise, assombrie par le temps, qui semble protéger l'accès aux trésors de la ville comme on défend une forteresse. Les gyrophares bleus glissent par intermittence sur les murs et donnent au vieux portail des reflets froids. Sous la voûte, le passage paraît plus étroit que d'habitude, plus profond aussi. Arthur suit Diabaté, ses pas

résonnant sur les pavés. À mesure qu'ils avancent, le bruit de la rue s'éloigne. De l'autre côté, la cour intérieure apparaît, calme en surface, traversée par des policiers en mouvement et des techniciens.

Arrivés dans la grande salle, un policier intercepte le colonel pour lui faire un rapport. Arthur avance seul. Il connaît cette pièce, il y est venu des dizaines de fois, peut-être même des centaines. Il connaît les tableaux, les sculptures, l'odeur de bois ciré et de poussière que le vieux parquet libère à chaque pas. D'ordinaire, c'est un calme de musée qui règne ici. Les craquements du plancher mélangés aux chuchotements des visiteurs. Rien à voir avec aujourd'hui. Il épie chaque centimètre carré, passant d'un détail à l'autre : des impacts de balles trouent les murs. Des vitrines brisées répandent leurs éclats sur le sol. Des enquêteurs inspectent chaque recoin avec concentration. Les tableaux sont toujours là, les sculptures aussi, mais tout est différent. Tout appartient désormais à l'enquête. Il cherche malgré lui une logique, un ordre dans le désordre, une trajectoire, une chronologie, une manière de rendre la scène lisible. Puis il s'arrête. Au sol, une silhouette humaine a été tracée à la craie blanche. Arthur la fixe sans bouger. Il essaie d'abord de la lire comme le reste. Mais son attention revient toujours au même endroit, au vide à l'intérieur du contour blanc. D'un doigt, il appuie sur le pont de ses lunettes et les enfonce contre son visage.

— C'est la seule victime de l'intrusion de cette nuit.

Diabaté l'a rejoint sans qu'il l'entende arriver. Le colonel le guide vers un présentoir, au fond de la salle. Arthur lit le cartel :

Clé de la ville de Lille — remise à Louis XIV lors de la prise de la ville en août 1667.

Le présentoir est tristement vide, sans vitre, sans clé.

— Un mort. L'OCBC. Tout ça… pour une clé ? dit Arthur.

— Exact.

Diabaté semble satisfait de la question.

— Huit individus, surentraînés avec du matériel militaire. Droit vers la clé, repartis avec, malgré les vigiles et l'arrivée de la police. Je vous ai fait venir pour comprendre pourquoi cette clé.

Arthur réfléchit tout en fixant le socle dévalisé.

— Ça n'a aucun sens.

— Pardon ?

— Cette clé ne vaut rien. Pas au sens patrimonial, elle représente quelque chose, c'est évident. Mais à la revente, elle ne vaut pas grand-chose. Dans cette même salle, il y a des objets qui valent deux, voire trois fois plus.

— Donc elle a été volée pour rien ?

Arthur s'apprête à répondre. Il a une hypothèse : celle de Louise. Mais elle est tellement farfelue qu'il hésite à en parler à Diabaté, de peur de passer pour un fou. Mais il n'a rien d'autre. Tant pis pour la réputation, il ouvre la bouche. Au même moment, une voix s'élève depuis l'entrée de la salle. Une femme qui s'agace contre les policiers qui lui bloquent le passage. Arthur et Diabaté se retournent, le colonel laisse échapper un bref soupir amusé.

— Ah. Madame Aubrun. Une de vos collègues, il me semble.

Arthur tourne la tête vers lui.

— Vous la connaissez ?

— Surtout ses parents, de réputation.

Louise entre dans la salle, accompagnée d'un policier qui regrette déjà de l'avoir laissée passer. Elle fend l'espace jusqu'à eux. Chemise blanche, pantalon taille haute cognac. Toujours aussi classe sans en mettre plein la vue. Elle se place devant Diabaté.

— Vous auriez pu prévenir vos hommes de mon arrivée.

— Toutes mes excuses, madame Aubrun…

— Louise, répond-elle sans lui laisser finir son sourire.

Elle avance vers Arthur et le transperce de sa froideur une seconde, pas plus.

— Arthur.

— Louise.

Elle se tourne déjà vers Diabaté.

— Donc c'est ça, votre méthode ? Réunir quelqu'un dont le palmarès est discutable et une archéologue confirmée pour couvrir toutes les pistes ?

— C'est l'idée, répond calmement Diabaté. J'aimerais que vous nous exposiez votre théorie.

Arthur incline la tête en arrière dans un soupir en prenant soin d'être vu par Louise.

— Arrête ça, dit Louise en se tournant vers lui. Aujourd'hui, tu as la preuve que ce que je disais est vrai.

— Des illuminés très bien équipés, dit Arthur.

— Tu recommences ! Comme le grand Arthur n'a pas décidé que c'était possible, c'est forcément des illuminés.

— Tu continues de croire à cette légende, même après avoir perdu ton boulot ?

— Ne t'inquiète pas pour moi. Je n'ai pas besoin d'ASNAPIO pour faire mon travail.

Le ton monte, Diabaté lève la main.

— S'il vous plaît.

Arthur s'éloigne de quelques pas et laisse parler Louise, qui se lance sans attendre qu'on lui demande.

— La clé n'est pas un symbole, elle ouvre un tombeau. Le tombeau de Clovis.